



Modèle N° 21.

Lin. da 28^{ème} 72

3 ans - 3 ans 1/2

2

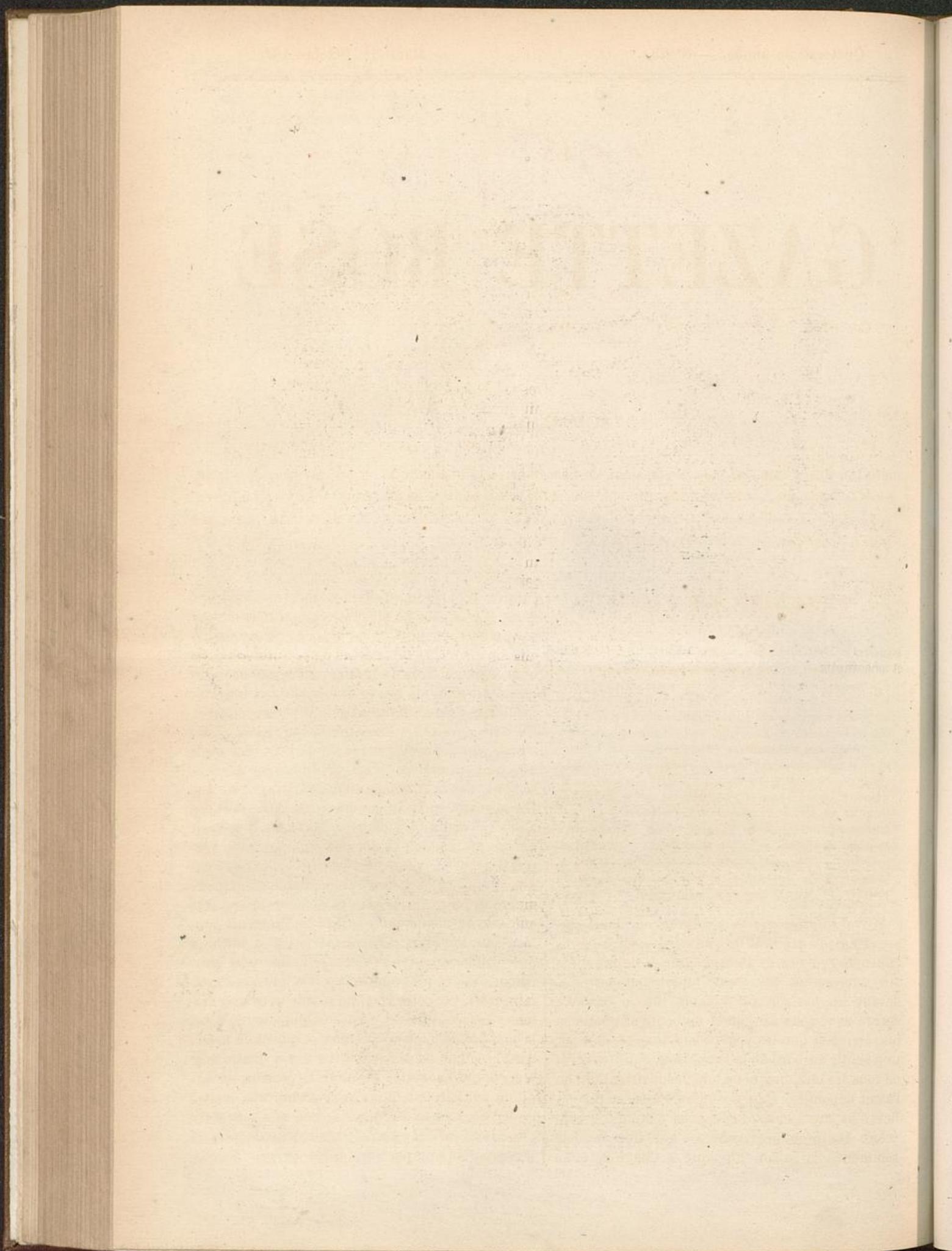
1

La Gazette rose

Costumes d'Enfants.

Costumes de la M^{lle} Gogelin-Épigez - Rubans et Velours de la Glaneuse - Chapeliers de M^{lle} de Bongars - Manchons de Chapeliers - Foulards de Union des Indes -
 Couture Regente de Mod. de Soies Louis - Chausures de la M^{lle} Souverot - Parfums et Savons de toilette de la M^{lle} Violet.

3 ans - 3 ans 1/2



LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — SOUVENIRS DE VOYAGE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — POÉSIE : Le Chien de l'aveugle, par Charles Boyer. — COURRIER DES THÉÂTRES. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : Retour à Paris. — Souvenirs de Dieppe. — Les courses à ânes. — Les ballons grotesques. — Concert au Casino. — Feu d'artifice. — Dernière excursion à Pourville. — Les trophées culinaires de Paul Graff. — Recette du poulet à la chasseur et des équilles à la Robert le Diable. — La galette de Pourville. — Le Tattersall des ânes. — Villégiature d'automne. — Premières courses à Chantilly. — Les nouveaux chapeaux. — Mariages aristocratiques. — Nouvelles du monde. — Arrestation de M. Edmond About. — Qu'allait-il faire dans cette galère? — Ce qu'on pensera de Bade et de la forêt Noire. — Le rétablissement des jeux en France. — M. Dupressoir à Bagnoles-de-l'Orne. — La vie de château. — Réceptions par série. — Pourquoi le luxe est utile. — Les bijoux de la comtesse de Dudley. — Les monnaies antiques du Khédive. — Mme la comtesse Dash.

Si l'on quitte Paris sans regrets en pleine saison d'été, en aspirant de pouvoir humer à pleins poumons l'air pur de la campagne et de s'endormir doucement, les yeux tout grands ouverts, devant un horizon de verdure, on le retrouve encore avec plus de joie et de bonheur quand la bise arrive et que les vents d'équinoxe se font par trop sentir au bord de la mer. Alors Paris se revêt de tous les charmes et de tous les plaisirs dont on l'avait dépouillé. Il n'y a qu'un Paris, se dit-on. Rentrons vite à Paris. Les modes d'automne vont éclore. Les premières courses d'automne ont déjà commencé la saison hippique à Chantilly et au

bois de Boulogne. Tous les théâtres rouvrent leurs portes. Les premières représentations vont se succéder, et aussitôt les grandes réceptions de chasse, les belles châtelaines de la Normandie, de la Bretagne et de la Touraine vont se montrer, de temps à autre, au bois, à l'Opéra et aux Italiens, jusqu'à ce qu'elles rentrent définitivement à Paris. On a déjà quitté les eaux thermales et l'on abandonne peu à peu les bords de la mer. Il y avait pourtant des *courses à ânes*, le dimanche 22 septembre, sur la plage de Dieppe. Vous dire que Dieppe avait encore l'animation des courses et des régates, vous ne me croiriez pas, mais il y avait encore du monde. Chacun se regardait avec surprise. Quoi!... vous êtes encore ici par ce vent glacial que la première grande marée d'équinoxe nous a apporté? Attendez-vous la dernière fête officielle de Dieppe pour partir? — Vraiment non, bien que les ânes deviennent fort à la mode et que cette course aux ânes soit des plus grotesques et des plus amusantes. Ce que nous espérons voir, par cette bise qui souffle avec une violence inaccoutumée, c'est une tempête!... C'est la mer déchaînée venant battre le milieu de la terrasse, comme nous l'avons vue il y a quatre ans. Mais la mer est restée calme relativement, en dépit du vent et de la pluie qui l'invitait à se mettre en colère. La fête des ânes, dédiée aux collégiens (*honne soit qui mal y pense*), a tenu scrupuleusement son programme, par une brise un peu fraîche,

mais par un soleil splendide. Il y a eu des courses plates, des courses avec obstacles et barrières de verdure, comme aux steeple-chases de la Marche, et des courses avec jeux de bagues. Puis des ballons grotesques qui versaient, en prenant leur essor dans les airs, une collection variée de joujoux sur a tête de tous les jeunes enfants qui tendaient leurs mains pour attraper soit une poupée, un pantin ou une trompette. Que de batailles pour un polichinelle, un fusil et un sabre de bois !..

Le soir, toujours à l'occasion de la fête des vacances, il y a eu grand concert au Casino, dans le pavillon des fêtes, avec le concours de Mme Cellini et Péreuil. L'excellent orchestre du Casino, conduit par M. Place!, a débuté par l'ouverture du *Premier jour de bonheur*, d'Auber. Qui ne se souvient des *Djinns* et de la jolie Marie Rose, que l'Opéra-Comique n'a pas su retenir et qui est partie pour Lonôres où elle est engagée pour trois ans ?

Puis il a exécuté la *Danse des amours*, de *Faust*, et l'*Andante* de la symphonie en *ut majeur* de Beethoven.

Mme Cellini a chanté ensuite l'air du *Trouvère*, de Verdi. La jolie et sympathique cantatrice a été doublement applaudie pour son talent et pour la grâce qu'elle a mise en restant la dernière à Dieppe, pour charmer encore les baigneurs. Mme Cellini a une très belle voix, qu'elle étendra encore quand elle aura l'habitude du théâtre et qu'elle ne sera plus dominée par la peur. Elle a une beauté calme et froide. C'est une statue que le succès animera et rendra charmante.

Mme Péreuil, excellente pianiste, que nous n'avions jamais entendu, a chanté, pour ainsi dire, sur le piano, une *Tarentelle* sur un thème de Mendelssohn. Quelle perle ?... et quel brio. Etaient-ce des notes qui se détachaient une à une, ou des trilles cadencés et mélodieux comme celles du rossignol et de la fauvette.

Mme Péreuil a eu le bon goût de ne pas faire comme tant d'autres artistes qui tiennent absolument à monter sur le trapèze, pour exécuter des difficultés musicales qui ne sont pas toujours comprises et qui agacent le système nerveux au lieu de charmer l'oreille ou de captiver le cœur ; elle en a été récompensée par un immense succès.

M. Chenier, de l'orchestre du Casino, a soupiré une ravissante fantaisie sur le hautbois et, comme toujours, il a été chaleureusement applaudi.

Mme Cellini s'est fait entendre une seconde fois dans la valse de Bertal-Burin, *Viens !*... Et comme elle se retirait toute confuse et toute émue des bravos qui l'acclamaient, les abonnés du Casino lui ont demandé de vouloir bien chanter l'*Ave Maria* de Gounod, accompagnée par le violon de Lamoury.

Le concert s'est terminé par l'ouverture d'*Obéron*.

Pendant le concert on avait disposé un feu d'artifice et des feux de Bengale sur la plage et sur les pelouses de verdure. C'était vraiment féérique que de voir le vieux château, les hôtels et les villas de Dieppe éclairés par toutes ces lueurs vertes et pourprées. Dieppe ne s'est donc pas ennuyé jusqu'à la dernière heure et nous lui avons fait nos adieux en lui disant au revoir !..

Notre dernière excursion a été à Pourville. Des amis aimables et charmants nous avaient offert à déjeuner chez Paul Graff, la célébrité culinaire des environs de Dieppe, qui pourrait donner des menus et des recettes exquises au célèbre baron Brisse et au spirituel directeur du *Figaro*, M. de Villemessant, qui se mêle aujourd'hui de cuisine savante et accidentée, tout en étant d'une sobriété extrême. Paul Graff devait nous donner des équilles à la Robert le Diable. En raison de la haute marée équinoxiale, les équilles ont manqué, car on ne peut les pêcher que sur le sable. Plus intelligent et moins pointilleux que Vatel, Paul Graff n'a pas été se noyer. Il a remplacé les équilles par un poulet chasseur que je défie bien à tout chasseur de reproduire. Ce poulet se fait à la minute et dans la poêle, mais il réclame une préparation savante et expérimentée. Nous l'avons demandée à Paul Graff et nous la donnons telle quelle.

Après avoir préparé et coupé votre poulet, vous le faites dorer et revenir dans de l'excellente huile d'olive, puis vous le retirez et vous faites une sauce composée d'ail haché menu, d'échalottes et de persil que vous faites cuire dans du vin blanc et du bouillon. Vous mettez dans cette sauce vos membres de poulet, vous y ajoutez de la sauce tomate préparée d'avance, du sel, du poivre, une autre cuillerée d'huile, et vous servez un poulet exquis, à la condition que ce poulet ne traîne pas sur le feu et ne durcisse pas.

Quant aux fameuses équilles à la Robert le Diable, nous avons désiré également savoir ce qu'était ce fameux plat, dont on parlait de dix lieues à la ronde et jusqu'à Rouen.

L'équille tient du goujon et de l'éperlan, sans être ni l'un ni l'autre. C'est une équille, un poisson très long et très étroit, que Paul Graff jette dans l'huile bouillante, après l'avoir orné d'une tête de crevette rouge sur la queue. Voyez-vous d'ici l'effet de ces têtes de crevettes, avec le r barbe en blaireau. Avec le corps des crevettes Paul Graff fait une sauce relevée et épicée comme celle des écrevisses à la bordelaise. Ce plat d'équilles est très apprécié et très recherché.

Mais le triomphe de Paul Graff est la galette feuilletée, légère, savoureuse et onctueuse. Il n'y

a que les raffinés et les gourmets qui connaissent les équilles à la Robert le Diable, le poulet chasseur et les filets à la béarnaise, aux pommes de terre soufflées. Tandis que les touristes de Dieppe et des environs ne jurent que par la galette de Pourville, le four de Paul Graff chauffe du matin au soir et les galettes s'emportent par demi-douzaine. N'en a pas qui veut, je vous en réponds bien. Paul Graff devrait venir l'hiver à Paris, il y ferait fortune. Il fait construire cette année un joli petit hôtel, avec chambres et cabinets donnant pour ainsi dire dans la mer. On prend son bain en se réveillant, en déjeunant ou en dinant, car la brise se lève et entre par la fenêtre. Quand on arrive par la falaise à Pourville, on compte une trentaine de maisons, pas plus, mais la position est charmante. Pourville est assis, pour ainsi dire, au bas d'une falaise verdoyante disposée en prairie et en ravissants petits chemins creux bordés d'arbres. On a la campagne et la mer tout à la fois, la verdure et des flots d'écume. On y voit les restes d'une vieille église et on traverse, avant d'arriver au village, la petite rivière de la Scie, sur un pont de fonte nouvellement construit.

Est-ce depuis la République que les ânes rouges ou de toute autre nuance sont en grand honneur?... Mais après avoir été condamnés à porter la besace et les paniers au marché et à servir de monture à Mathurin pour aller à la foire et à Jeannette pour aller vendre son beurre et ses œufs, voici que les ânes redressent fièrement la tête et sont attelés, ni plus ni moins que des chevaux de race, et conduits avec un certain luxe de harnais et de pompons, par de très grandes dames. On commence à citer l'attelage de deux ânes de Mmes de C... et de X... Bientôt on parlera de l'attelage à quatre et six baudets de Mme Trois-Etoiles. Ce n'est pas, du reste, la première fois que les ânes font parler d'eux et se mettent en évidence. La Fontaine, dans ses Fables, leur a rendu justice. Et la princesse de Metternich, à l'instar de son Altesse Royale Mme la duchesse de Berry, alors que Trouville était en pleine vogue impériale, se faisait remarquer sur la plage de sable, conduisant un panier traîné par six ânes. C'était le bon temps alors. Trouville n'aspirait pas à devenir un polygone militaire. Trouville se contentait d'être un village du temps de Florian et des *Précieuses Ridicules* et n'aspirait pas à être classé parmi les chefs-lieux de canton.

Les ânes vont donc avoir leur chroniqueur et leur journal hippique, tout aussi bien que le *Sport*, la *Vie Élégante* et le *Derby*. Que de confusions on pourra faire, et comme il faudra bien expliquer de quel âne on parle, quand on dira : « Tel

âne a obtenu le premier prix, ou tel âne a été proclamé vainqueur ». Pendant longtemps et jusqu'à ce qu'on en ait l'habitude, on cherchera les ânes couronnés ailleurs que dans le Tattersall des ânes. La République met donc décidément toutes les capacités en évidence.

Si Paris ne rentre pas encore chez lui, il fait de la villégiature d'automne. Le monde des courses manquait à la première réunion de Chantilly. On pouvait compter les femmes élégantes telles que Mme de la Poëze, la comtesse Vigier et Mme de Saint-Didier dans des costumes de demi-saison très simples et de très bon goût.

Voici ce que dit M. Eugène Chapus, dans le *Sport*, à propos des courses de Chantilly :

« Si le sentiment sportif était plus développé chez nous, Chantilly, à cette époque de l'année, serait le plus charmant rendez-vous de villégiature qui se puisse rêver. Tout s'y trouve : grands bois, riantes campagnes, belles eaux, vaste pelouse, non-seulement appropriée à la destination *turfique* qui lui a été faite, mais parfaitement disposée pour la course aux lévriers, pour le vol au faucon (prononcez *vous*), tel qu'il se pratique encore dans les plaines de la Hollande, et pour le tir aux pigeons. Chantilly a les plus belles eaux du monde. — Qui s'en donterait ?

On avait cru un instant que le retour des princes d'Orléans, en France, aurait donné un certain relief de belle existence à ce charmant endroit ; l'attente a été trompée jusqu'ici. Chantilly est plus calme peut-être qu'au temps où les princes subissaient l'exil. M. Mac-Call, le représentant du duc d'Aumale, pratiquait, au nom du prince probablement, une grande hospitalité, en partie discontinuée aujourd'hui, mais dont le souvenir est resté.

S. A. R. le duc d'Aumale habite fort rarement Chantilly, et, lorsqu'il y vient, le mouvement des réceptions au château se renferme dans un très petit cercle de personnes qui, elles-mêmes, résident habituellement à Chantilly ; de ce nombre : le comte d'Hédouville, ce gentilhomme de race, et l'un des anciens condisciples, croyons-nous, des princes d'Orléans ; M. de la Poëze, membre du Jockey-Club, l'excellent veneur, homme du monde et d'intelligence correcte ; M. de Saint-Didier, possesseur d'une jolie villa non loin de la station du chemin de fer (M. de Saint-Didier tient un grand état de maison, reçoit beaucoup et reçoit fort bien) ; le marquis et le comte Aguado, venus de Compiègne, étaient dernièrement les hôtes de M. de Saint-Didier ; viennent aussi le comte et la comtesse Vigier, propriétaires de l'ancien château de la Morlaye, qu'ils transforment en vue d'y recevoir Leurs Altesses Royales, châte-

lains de Chantilly; Mme Trubert, qui tient également un bel état de maison, et dont les fêtes se rehaussent de tout l'éclat et des séductions de sa brillante et belle personnalité; la jeune Mme de Behague et son jeune mari, qui habitent le château de Saint-Firmin, dont ils savent si bien faire les honneurs.

Tels sont les hôtes les plus coutumiers du duc d'Aumale. En ce moment, le château n'est habité que par la princesse de Salerne, qui est souffrante, et presque invalide.

Le prince de Joinville n'y est pas installé. Il occupe une petite maison située sur la route de Paris que l'on désigne sous le nom de villa Couturier. Le prince vit là très simplement, il monte à cheval régulièrement tous les jours et chasse parfois. Son Altesse préside au travail d'entraînement du très petit équipage que le duc d'Aumale entretient, et qui, dit-on, commencerait à chasser le 2 novembre.

C'est vers cette date que le comte et la comtesse de Paris viendront se réunir aux autres membres de la famille. »

L'apparition des chapeaux Rubens et Rabagas, qui ont fait actualité à Dieppe et à Trouville, a semblé d'autant plus étrange à Chantilly qu'on ne connaissait ces nouveaux chapeaux que de nom. Le Rabagas est tant soit peu chinois. Va-t-on le modifier pour l'hiver et l'enfoncer un peu plus sur la tête? L'exagération des chapeaux sur les yeux devait infailliblement amener les chapeaux très en arrière, de même que tous les retroussis des tuniques nous rendront les robes ajustées et flottantes. La mode ne procède jamais que par les extrêmes.

Nous avons parlé, dans un courrier de Bagnoles publié au mois d'août, d'une jeune et jolie personne, Mlle Delehay, qui allait épouser M. le comte Curial. Ce mariage est annoncé officiellement aujourd'hui et va se contracter dans les premiers jours du mois d'octobre. M. le comte Curial nous a été présenté à Bagnoles, et nous le trouvons digne en tous points de la charmante jeune fille qui est restée, dans notre souvenir, comme le type de la beauté élégante et modeste. Les jeunes filles élevées comme Mlle Delehay sont très rares. C'est pourquoi elles ont une double attraction et qu'on ne peut les oublier. M. le comte Curial est le fils de l'ancien sénateur et petit-fils du général comte Curial.

Puisque nous parlons mariage, mentionnons celui de Mlle la comtesse Emma d'Alcantara, fille unique du comte d'Alcantara, qui a été célébré en Belgique au château de Machelen-lès-Bruxelles, avec le prince Antoine Sulkowski, fils de Son

Altesse le prince de Sulkowski, du grand-duché de Posen.

Parmi les personnes présentes à cette cérémonie étaient : le prince Joseph Sulkowski, le frère cadet du marié; le comte et la comtesse Jean Zamolski, le comte et la comtesse Potowski; l'abbé Domenec, ancien aumônier de l'empereur Maximilien, du Mexique; le comte et la comtesse Ratomski, le vicomte et la vicomtesse de Beaudignies, le baron Van Hâvre, le lieutenant-général comte et la comtesse de Capiaumont, le comte de Burn, le marquis et la marquise de Courtebourne, la comtesse de Villegas, la marquise douairière d'Assche, le marquis et la marquise d'Assche, Mlle la marquise d'Assche.

Quant aux nouvelles du monde, il faut les prendre un peu partout, car il ne rentre à Paris que des hirondelles de passage qui repartent au plus vite.

La semaine dernière, le baron et la baronne de Barante, revenant de Trouville, se sont arrêtés à Paris, d'où ils sont partis pour se rendre sur leur terre de Barante, située près de Thiers, dans le Puy-de-Dôme.

M. Sommier, gendre du baron de Barante, avait acheté dernièrement l'hôtel Reimbaud, avenue des Champs-Élysées, qu'il fait reconstruire sur un nouveau plan. Cet hôtel se trouve situé à côté de l'hôtel du baron Hirsch, dont le frère a acheté il y a deux ans le château de Beauregard, arrondissement de Rocquencourt, près de Versailles, vendu par miss Howard, qui le tenait de la munificence de l'empereur Napoléon III.

Le monde littéraire et politique vient d'être vivement impressionné par l'arrestation de M. Edmond About en Allemagne. M. Edmond About était tout simplement en villégiature dans ses propriétés quand il a été arrêté pour avoir publié quelques articles dans les journaux en faveur de l'Alsace. Tous les cœurs véritablement français en eussent fait autant, et les mesures de la Prusse étaient injustes et rigoureuses. Aussi la cour de Berlin a-t-elle fait mettre M. Edmond About en liberté, quand elle a su ce qui se passait. Le mandat d'amener, lancé contre M. About, était daté de 1871, alors que les haines étaient implacables de part et d'autre. Un employé subalterne, pour se mettre en évidence et pour monter en grade, a voulu faire du zèle. Toute la presse parisienne s'est émue, passionnée, inquiétée; il y avait de quoi. Mais personne n'a dit à M. Edmond About : *Qu'alliez-vous faire dans cette galère?*... Eh! quoi, vous avez des biens en Allemagne, et votre indignation contre la Prusse ne va pas jusqu'à les vendre? Votre premier soin était de vous en défaire et de passer en France

vos loisirs, plutôt que d'aller chez nos ennemis respirer l'air de l'Allemagne. Voyez ce que fait le grand monde parisien, qui possède à Bade de véritables châteaux. Ils sont tous en vente. Personne n'en veut plus. Personne ne les garde. Ceux qui aiment les montagnes et les bois en feront construire à Aix en Savoie et dans les Pyrénées, et ils n'en seront pas plus malheureux pour cela, car notre belle France a des sites pittoresques, merveilleux et sauvages, que la plupart des Parisiens ne connaissent pas. Ils avaient pris l'habitude d'aller à Bade, comme les moutons de Panurge. Ils se suivaient les uns les autres. Ils prendront une autre route, voilà tout.

Que M. Dupressoir installe des jeux à l'instar de Bade, à Aix-les-Bains, à Bagnères-de-Bigorre et à Nice, et Bade sera vite oublié. On trouvera même étrange qu'on soit allé si longtemps à Bade se faire rançonner par les Allemands, bien avant que la Prusse ne prit nos milliards.

La forêt Noire, à laquelle on prêtait tant de charmes, parce qu'elle était habitée par des charbonniers et des fabricants de coucous et de pendules en bois, passera à l'état de légende et ne sera plus habitée que par des brigands et des chauffeurs. Dans nos drames modernes, la forêt Noire figurera à l'état de repaire et de cavernes ténébreuses, car ce qui attirait à Bade toute la haute société française et étrangère, les diplomates, les financiers, les journalistes, les artistes, tous les mondes, c'est qu'on était sûr de s'y montrer; que c'était très grand genre d'avoir son nom mis en *vedette* dans les premiers journaux de Paris et de Bade, et qu'on y avait les émotions du jeu.

Qu'une autre ville ait cette prépondérance en France, de nous ruiner ou de nous enrichir, et elle deviendra immédiatement à la mode. La foule ira ou sera la foule. Sans M. Dénazet, Bade serait resté un très joli petit village allemand. C'est ce grand organisateur qui a fait de Bade ce qu'il est aujourd'hui. Les Allemands remercieront-ils son neveu, M. Dupressoir, qui a continué l'œuvre de son oncle ?

Nous allons même plus loin à propos des jeux qu'on hésite à rétablir en France, sous prétexte d'immoralité, quand on perd des enjeux considérables dans les cercles et dans les clubs: s'il était donné à M. Dupressoir un pays sauvage et charmant comme l'était Bade à ses débuts, il en ferait une station charmante et cosmopolite, avec le concours toutefois de la roulette et du trente-et-quarante. Bagnoles-de-l'Orne, par exemple, est un fond de bois, enclavé dans deux belles forêts appartenant à l'Etat, la forêt d'Andaine et la forêt de la Ferté-Macé, qui valent bien la forêt

Noire. Bagnoles a deux lacs, un torrent, des rochers, des aiguilles gigantesques, un sol tourmenté et volcanique qui prête au paysage en achevant ce que la nature a commencé. Bagnoles a un bois de sapins qui surmonte son établissement thermal, avec des échappées de vue de trente lieues environ. Bagnoles-de-l'Orne ressemble à une petite Suisse verdoyante et accidentée. Elle a une heure et demie de route, un observatoire sans rival, qui est Domfront. Elle est entourée de châteaux historiques et modernes qui sont autant d'excursions charmantes et intéressantes pour les touristes et les baigneurs. Elle a des ruisseaux et des torrents où l'on pêche, comme à Bade, la truite et l'écrevisse, et tout à côté de son bois de sapins, à un quart d'heure, pas plus, un coquet petit village appelé : *La Madelaine*, qui semble vous dire : « Faites de moi ce que vous voudrez, je ne demande qu'à être annexé à Bagnoles si vous transformez mes toits de chaume en hôtels et en villas. » Il nous semble que Bade devait être ainsi avant que M. Bénazet l'ait touché de sa baguette magique.

Mais qui s'inquiètera de Bagnoles-de-l'Orne pour en faire un nouveau Bade et une ville d'eaux à la mode ? Il faudrait une influence, une autorité péremproire pour attirer M. Dupressoir. Il y a des millions à dépenser. Mais quelle richesse thermale !... Bade a des eaux pour rire, comme l'a dit si spirituellement Alfred de Musset.

Bagnoles a non-seulement sa grande source thermale qui produit des miracles, mais encore des sources ferrugineuses, à différents degrés de minéral. On n'a qu'à frapper du pied à Bagnoles pour faire jaillir une source différente. On pourrait donc en faire à la fois une ville de luxe et de plaisirs, et une première ville thermale.

En attendant les destinées de Bagnoles, les châtelaines des environs vont organiser leurs grandes chasses à courre pour le mois de novembre et se donner rendez-vous au carrefour de l'Etoile, sur la route de Domfront, pour courir le cerf, le chevreuil et le sanglier. Quand des forêts sont habitées par de tels hôtes, elles n'ont aucune ressemblance, comme bien vous le pensez, avec le bois de Boulogne.

Paris n'est pas encore prêt de revenir. On organise des réceptions par séries, des comédies et des concerts dans les grands châteaux et les grandes installations princières. On veut oublier les mauvais jours et faire prospérer le commerce et le luxe. Si les riches s'abstiennent toujours et gardent leur argent, que deviendra la classe laborieuse et nécessiteuse ?

Pourquoi voudrait-on prohiber le luxe en France, à moins d'amoindrir encore plus notre

malheureuse nation ? La Russie et l'Angleterre pourraient nous en revendre, en fait de richesse et de splendeur. Nous trouvons dans un journal anglais le renseignement suivant :

« Les bijoux de la comtesse de Dudley, que l'on avait prêtés pour être exposés au Musée de South Kensington, comprenaient une couronne de comtesse qui a été donnée à lady Dudley, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Ce diadème est couvert de magnifiques diamants : celui du milieu, qui a la forme d'une perle, est un brillant d'une merveilleuse beauté ; il pèse quarante-six carats et demi. Ce diamant coûte à lord Dudley 750,000 francs.

» Le Khédivé d'Égypte a prêté, pour quelques jours, au Musée, un assortiment de monnaies antiques d'Égypte, arrangées en bracelets et colliers d'une très grande valeur. »

Hélas ! nous rentrons à Paris avec un douloureux serrement de cœur. Nous n'allons plus y retrouver cette amie affectueuse et charmante, dont l'intimité nous était si douce et si utile. Que de conseils précieux nous perdons !...

La mort de la comtesse Dash laisse dans notre cœur et dans notre souvenir un vide profond. Nous l'aimions pour sa bonté, pour son esprit, pour sa grâce et parce qu'elle nous aimait. Quand nous étions malade, elle interrompait tous ses travaux littéraires pour nous suppléer et nous remplacer, et elle venait causer avec les lectrices de la *Gazette Rose*. Il vous en souvient, n'est-ce pas, madame ? Vous aviez une causerie aimable et spirituelle entre toutes. Nous la revoyons encore, dans son salon des Batignoles, en robe de chambre de cachemire bleu ciel, les cheveux relevés et poudrés, et coiffée d'un petit pouff de dentelle et de ruban bleu. Elle avait grand air. C'était bien plus encore Mme la marquise de Saint-Mars que Mme la comtesse Dash. Elle ne pouvait pas écrire sans être entourée de fleurs, et elle avait fait édifier dans son salon, à l'entrée du jardin, une coquette petite serre remplie d'arbustes verts et de fleurs de toute espèce. Elle adorait les fleurs. Elle aimait la nature avec passion et enthousiasme. Tout ce qui était grand, noble, chevaleresque, la captivait et la charmait. Elle n'était pas de notre siècle prosaïque et calculateur. Elle se plaisait à s'habiller comme un pastel du règne de Louis XV. Nous l'avons toujours connue ainsi, pendant une vingtaine d'années. Autrement, elle n'eût plus été la comtesse Dash. Ce qui eût été ridicule pour une autre lui seyait à ravir. Elle avait l'esprit, le goût et les allures de ses costumes et de sa coiffure. Elle avait une mémoire prodigieuse. Elle savait beaucoup. Elle racontait à ravir. Elle avait eu

une très jolie voix. Elle chantait encore les romances de sa belle jeunesse quand elle avait autour d'elle ses véritables amis. Son amitié n'était pas banale. Elle ne la prodiguait pas. Mais quand elle aimait, c'était pour la vie. Ses amis pouvaient l'oublier, son cœur leur restait toujours ouvert. Que de fois elle nous a dit avec ce sourire fin et charmant qui la caractérisait : « Ma chère enfant, vous tombez dans les mêmes fautes que moi ; nous pourrions fonder à nous deux un *bureau d'ingratitude*. » Et puis elle ajoutait, en secouant doucement la tête : « Allez ! il vaut mieux être mille fois aimée ; c'est si odieux le calcul et l'égoïsme !... » Elle était une travailleuse infatigable. À sept heures du matin, hiver comme été, elle était à son bureau. Elle a produit beaucoup, et ce travail incessant a usé sa vie et en a cassé les rouages, alors qu'elle semblait encore resplendissante de santé et de force. Elle aimait ce travail de tous les jours, elle en avait contracté l'habitude. En outre de ses romans, elle envoyait à l'étranger des correspondances du monde parisien. Depuis plusieurs années elle compulsait des mémoires très intéressants : *Les Mémoires des Autres*, qui devaient être publiés en volumes par l'éditeur Lacroix, et elle allait faire paraître, dans le journal *la Presse*, une série d'articles très émouvants : *Les Femmes pendant la guerre*.

Cet esprit charmant et infatigable se repose pour toujours, laissant un souvenir impérissable. La comtesse Dash restera parmi les célébrités littéraires contemporaines, et on se plaira d'autant plus à la lire qu'on ne pourra plus la voir ni l'entendre.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les nouveautés d'automne commencent à s'épanouir, et la maison *Gagelin-Opigez* débute avec quelques modèles très fantaisistes qui vont faire sensation dans le monde des élégantes.

La maison *Gagein* va opérer une grande réaction dans les toilettes luxueuses, en nous rendant la robe Princesse sous le nom de costume *Fanielle*. Toutes les femmes bien faites vont l'adopter immédiatement et protesteront contre tous ces plis groupés les uns sur les autres, et faisant fouillis et tunique. Puisque le chapeau se transforme, pourquoi n'en serait-il pas de même du costume ?

D'ailleurs, ce costume *Fanielle* est charmant et distingué. Jugez-en vous-même. C'est tout élégamment une robe Princesse, ouverte devant,

laissant voir un jupon garni de bouillonnés sur lesquels tombent des coques de velours doublées de couleur. Ces coques sont entremêlées de coques de moire. Cette garniture, répétée trois fois dans des hauteurs différentes, décore le tablier jusqu'en haut. La robe, dont le relevé donne de l'ouverture devant, est très simple, garnie de flots mélangés de velours et de moire retenus par une agrafe en vieil argent. C'est d'un effet tout nouveau et tout distingué. Cette robe se relève et fait costume.

Le relevé d'un côté laisse voir toute une doublure de velours, tandis que l'autre côté, plus simple, est retenu par des flots de velours, de ruban moire, avec agrafe en vieil argent.

Voyez-vous ce costume; il a grand air; il ne ressemble en rien aux costumes qui se portent en ce moment; il a le type de la grande dame et de la femme comme il faut. Aussi est-il appelé à opérer une révolution complète dans les toilettes. Mais comme le costume *Fanielle* n'a pas encore jeté à bas toutes les tuniques, la maison *Gagelin-Opigez* nous offre en même temps deux costumes édités d'hier, qui ont bien leur cachet typique.

Tout ce qui est signé *Gagelin* a un genre à part: c'est la mode et ce n'est pas la mode de tout le monde. C'est pourquoi un costume de *Gagelin* se porte plusieurs saisons, en conservant toujours son élégance native.

Mentionnons une très belle robe de faille (première qualité) de deux tons de bleus, s'ouvrant devant sur un jupon garni très élégamment en tablier de biais mélangés de bouillonnés de deux couleurs. La tunique, très originalement retroussée, laisse voir un envers bleu tranchant de ton avec la tunique, et retombe en larges pans carrés sur une magnifique traîne, garnie d'une façon absolument nouvelle.

Puis un costume en très belle faille *Troubat*, dont le jupon, garni d'un haut plissé, est surmonté de trois bouillonnés dont deux de velours noir. La tunique, toute ronde devant et très serrée sur les côtés, forme par derrière un retroussis des plus imprévus et retombe en trois pans bien distincts, retenus ensemble par des nœuds de velours noir. Cette tunique est garnie d'une frange de chenille ornée de pendeloques de la hauteur de deux doigts. Le corsage, dont toute la basque est garnie de velours, a le plus joli retroussis qu'on puisse rêver et qui est toute une étude de savoir-faire et de coquetterie.

Pour aller avec ce costume, la maison *Gagelin* a disposé un vêtement en drap d'une forme allongée sur les côtés, ne dissimulant pas la grâce du

costume, et brodé de chenille, en guise de sou-tache, avec frange de chenille tout autour.

N'oublions pas une riche sortie de bal en cachemire pourpre toute brodée d'or, de forme grecque, dont un côté, relevé sur l'épaule, retombe en plis gracieux sur le dos, tandis que de l'autre côté une garniture de passementerie rouge et or vient retenir la draperie sur l'épaule en traversant la poitrine.

Nous vous en décrirons bien d'autres plus tard. La maison *Gagelin-Opigez*, qui ne craint pas d'être copiée, parce qu'il est impossible d'imiter son coloris et son genre, est peut-être la première à livrer toutes ces actualités d'automne qui vont se succéder tout ce mois d'octobre, et que nous transcrivons sur notre carnet rose, au fur et à mesure qu'elles se produiront, pour vous les détailler à l'occasion de la Toussaint.

Ce qui ne passera pas de mode de longtemps, ce sont les costumes et les vêtements brodés. Les cachemires beige et les tissus éponge (rappelant nos serviettes de toilette) se brodent au passé avec de la laine de deux tons camaïeux. Cette broderie remplace la broderie de fil rouge et de fil blanc qui décorait les blouses de toile écrue et de toile bleue.

La broderie en chenille va faire nouveauté et sera délicieuse sur du cachemire blanc et sur du cachemire gris perle, pour robes de chambre et vestes orientales. Les nuances foncées ont remplacé toutes ces nuances fausses et effacées qui n'en étaient pas, et qui n'étaient que l'ombre d'elles-mêmes.

Tous ces roses, ces bleus et ces verts décolorés avaient l'air de revenir du temps de ma tante Aurore! C'était très laid en dépit de la mode qui trouvait cela charmant. Les roses étaient jaunes, les bleus étaient verts et les verts étaient bleus. Nous avons dit à nos lectrices: « Méfiez-vous de toutes ces nuances surannées, elles ne dureront pas. » Boileau a dit avec raison: « Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. »

Toutes ces mièvreries de teinte nous ont amené aux teintes foncées. On passe d'un extrême à un autre. Mieux vaut revenir aux couleurs franches et naturelles. On va porter beaucoup de costumes de velours traîne noir et de toute nuance foncée. Le velours s'est popularisé parce qu'il s'est rendu accessible à toutes les bourses. Tout l'été, aux bains de mer et dans les villes d'eaux, le jupon de velours s'est porté comme jupon de fatigue, avec différentes tuniques de mousseline, de Sultane, de guipure et de dentelle. On va faire des costumes complets brodés de bandes de fourrure, avec le dolman en velours, doublés et garnis de fourrure.

Nos premiers renseignements se compléteront peu à peu. Il est aussi question de robes Princesse en moire antique et en moire française ornementées de velours et de chenille.

La Glaneuse, qui marche toujours avec la mode, quand elle ne la devance pas, prépare de très jolies garnitures en chenille, ainsi que des cravates, des fichus et des écharpes brodées en chenille.

Le crêpe de Chine est un des tissus qui se prêtent le mieux aux caprices et aux méandres de la chenille.

Quelques jours avant notre départ de Dieppe, nous avons vu une très belle Américaine portant le costume suivant : La jupe dépassant terre était en velours tête de nègre, avec trois volants légèrement froncés surmontés chacun d'une torsade en chenille assortie. Le corsage était en velours avec manches ajustées toutes chamarrées de chenille. Sur cette jupe et ce corsage se drapait une tunique en crêpe de Chine blanc, toute brodée de chenille tête de nègre, avec frange de chenille et volant de point d'Alençon. C'était bien riche, bien élégant et bien nouveau. Les grandes manches flottantes à l'orientale dégageaient la manche de velours.

Nous donnerons, le 15 octobre, la nomenclature de toutes les actualités d'automne de la *Glaneuse*, tant en bandes de velours, rubans moirés, garnitures de pa-sementerie, bandes de cachemire brodé, franges de chenille, franges de jais, voiles écharpes pour les chapeaux perchés sur les chignons et mantilles espagnoles. La liste en sera longue. En attendant, allez rendre visite aux Magasins de la *Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, vous y trouverez de la mercerie illustrée, ne coûtant pas plus cher que dans la rue Saint-Denis, tout en étant présentée d'une façon plus artistique et plus coquette.

Nous vous décrivons aussi toute une série de costumes d'enfants pour petits garçons et petites filles. Nous vous dirons les noms des étoffes de fantaisie en vogue et le moyen de reproduire des costumes à bon compte. Et, dès aujourd'hui, nous vous indiquons un costume en cachemire prune-de-monsieur, ayant les lés de devant de la première jupe dentelés dans toute leur hauteur, avec un ruban de moire française unie. La tunique Princesse, avec doubles manches, plates et Princesse, c'est-à-dire flottantes, est dentelée dans tous ses contours, ainsi que le col et les revers du corsage. Il faut quatorze mètres de cachemire prune-de-monsieur pour ce costume de demi-toilette. On le porte avec un cachemire des Indes et un chapeau Béarnais, en velours prune-de-monsieur, orné de coques de velours prune doublées

de moire noire, et d'un bouquet de plumes noires et prunes, avec aigrette blanche dans l'intérieur de la passe, car tous les nouveaux chapeaux ont une passe inclinée, demi-guirlande d'églantines pourpre. Ce qui est encore de très bon genre et très simple, c'est une redingote Princesse, en velours tête de nègre toute unie, et boutonnée dans toute sa hauteur. Le corsage s'ouvre en revers décorés de point d'Alençon. Et la même dentelle se répète en manchettes sur le revers des manches. Le chapeau Rubens est en velours tête de nègre, à bord de velours très relevé, avec longue plume blanche. Avec cette toilette, cachemire des Indes, de nuance pourpre brodé d'or.

Les chapeaux sont décidément en pleine révolution. Faut-il s'en plaindre?.. Peut-être. Les nouveaux chapeaux affichent des allures par trop républicaines et par trop indépendantes. On les a rejetés tellement en arrière à Dieppe, à Trouville et ailleurs, que nous nous demandons à quoi ils serviront cet hiver, si on ne les enfonce pas un peu plus sur la tête. Il en est de même des chapeaux comme des costumes. Ils ne veulent plus de nuances claires. C'est le vert foncé, le bleu marin, la nuance prune, le gris de deux tons qui vont avoir la vogue. La forme *Rubens*, *Rabagas* et compagnie; se reproduit en feutre garni de moire assortie, avec bouquet de plumes. Est-ce joli?... Sans aucun doute, quand cette forme relevée autour de la tête sied à la physionomie, sinon c'est très grotesque. Il y avait à Dieppe, sur la terrasse, des types étranges, dignes des crayons de Cham. Plus une femme est laide et prétentieuse, plus elle exgère la mode. Il en a toujours été ainsi. Certaines femmes trouvant que le *Rubens*, le *Rabagas* et le *Greuze* n'étaient pas assez relevés, avaient adopté le chapeau chinois, et l'illusion était telle qu'elles ressemblaient à de vraies Chinoises de paravent. Quand les femmes sont assez vaniteuses pour ne pas se connaître elles-mêmes, il faut qu'elles aient recours à une modiste de bon goût, qui ait le tact de les coiffer selon leur physionomie et leur tournure. Nous leur rappelons Mlle de Bongars, dont la modeste installation, 1, rue d'Antin, ne doit nullement les effrayer, car Mlle de Bongars ne fait pas payer la réputation qu'elle veut conquérir et elle donne son talent à qui veut l'accepter.

Elle fait épanouir en ce moment les premiers modèles d'automne, et elle offre, comme primeurs de la saison d'automne, un chapeau *Greuze* en satin blanc, formé de petits biais, avec bord relevé en velours noir. Un bouquet de plumes est posé en pouff sur la calotte, avec barbes de dentelle noire tombant derrière. Ce chapeau est destiné à une toilette de velours noir garni de den

telle. Puis un *Béarnais* qui est bien la vraie forme qu'on appelle *Rabagas*, et contre laquelle Mlle de Bongars proteste, puisqu'elle désigne ce chapeau sous le nom de *Béarnais*. Le *Béarnais* se fait en feutre gris ou marron, avec bord relevé tout autour, garni de velours ou de moire de nuance assortie ou tranchante, telle que moire noire sur le feutre marron et velours bleu sur le feutre gris.

Mlle de Bongars chiffonne aussi, avec ses doigts de fée, un chapeau *Cologne*, dont la forme est en velours noir froncé, doublé de faille rose. Deux grandes pattes de velours, relevées sur le dessus du chapeau et attachées par une petite plume rose, donnent à ce chapeau une très grande originalité.

Comme chapeau de théâtre, la jeune fantaisiste dispose un chapeau tout en vraie dentelle, avec une pluie de boutons de roses superposés les uns sur les autres. C'est très joli, très élégant et très nouveau.

Et comme chapeau d'amazone, le chapeau *Cavalier* en feutre noir, gris ou marron, selon le costume, garni d'un bord de velours noir et d'une aile de plumes attachée avec un vieux bijou héraldique.

Si les costumes se bordent et se garnissent de chenille, les chapeaux vont en faire autant. Attendons que les décrets de la mode soient adoptés et accomplis.

Ce sont les tuniques de foulard à pois blancs, de l'*Union des Indes* qui ont donné le ton des couleurs en vogue aujourd'hui, et qui ont proclamé le *bleu indigo*, le *Claret*, le *vert bouteille*, le *bronze tête de nègre* et la nuance *prune-de-monsieur*. Ces tuniques en foulard à pois n'ont pas dit leur dernier mot. Nous allons les voir encore tout le mois d'octobre, avec le concours du cachemire des Indes, sur des jupons de velours noir ou de couleur. On emporte sur son bras, pour la voiture ou pour la promenade, un cachemire des Indes multicolores avec étoiles de mer ou bien une rotonde de cachemire brodé.

Pour la saison d'automne, l'*Union des Indes* offre à ses belles clientes toute une collection de foulards cachemire pour robes de chambre, tellement riches d'impression, qu'on dirait que tous ces foulards cachemire sont brodés en relief.

Le foulard est donc aujourd'hui de toutes les saisons, de même que le crêpe de Chine, et l'*Union des Indes* envoie comme toujours ses échantillons à qui lui en fait la demande, 1, *rue Auber*, en face le *nouvel Opéra*.

Dans notre numéro du 15 octobre, nous parlerons des chaussures d'automne et d'hiver de la

maison Jouvenot et de toutes les actualités qui vont se produire d'ici là.

Nous avons constaté avec plaisir, à Dieppe, que les femmes les mieux chaussées et les plus distinguées n'avaient pas de talons exagérés, tandis qu'à Trouville les élégantes étaient encore perchées sur des talons échasses. La chaussure est un signe caractéristique de distinction. A la façon dont une femme est chaussée, on pressent si elle est une parvenue ou bien une grande dame. La femme comme il faut recherche la chaussure très simple, dont la coupe soit irréprochable. C'est pourquoi elle s'adresse de préférence à la *maison Jouvenot*, 165, *rue St-Honoré*.

Plusieurs jolies femmes ont eu le privilège de rester blanches et roses au bord de la mer, en dépit du hâle et de la bise. Comme on s'en étonnait, elles avouèrent tout simplement leur secret, qui n'en est pas un. C'est à la nouvelle parfumerie, à la *Glycérine de la maison Violet*, qu'elles ont dû la conservation de leur teint, en abritant leur visage dans un voile de gaze blanche. Les principes de la glycérine sont des plus adoucissants et des plus toniques tout à la fois. Et la maison Violet, au moment du départ pour les eaux et pour les bains de mer, a distillé plusieurs eaux de toilette à la glycérine parfumée, aux violettes d'Italie, à l'essence de Portugal et un bouquet composé de fleurs balsamiques, portant le non d'*Eau Violet*, puis une *Pâte émulsive* à la glycérine pour les mains, une *Crème de beauté* à la glycérine pour le teint, et une eau de toilette intime très tonique et très rafraîchissante, glycérolée au quinquina et aux roses de Provins.

Nous l'avons déjà dit, et nous ne saurions trop le répéter : la beauté se cultive comme une fleur. La femme qui ne vieillit pas est celle qui a médité la petite brochure de la maison Violet : l'*Art de s'embellir*, et qui a consulté son livre des *Talismans de la Beauté*, contenant dix chapitres, qui sont autant d'ordonnances de coquetterie.

La maison Violet a demandé aux grandes coquettes de l'antiquité leur secret de fraîcheur et de jeunesse. Elle a consulté Laïs, Aspasia, Cléopâtre, Catherine de Médicis, Diane de Poitiers, la reine Margot, Anne d'Autriche, la marquise de Pompadour, Ninon de Lenclos et la célèbre madame Tallien ; elle a su tous les cosmétiques régénérateurs dont se servaient toutes ces reines de beauté. Vous trouverez toutes ces différentes recettes, aussi précieuses qu'utiles, dans le livre des *Talismans de la Beauté*. Demandez-le bien vite à la maison Violet, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe. En même temps, vous y trouverez la nomenclature des principaux produits de la maison Violet, contre-signés de la Reine des

Abeilles, tels que le Savon royal de Thridace, médaillé à toutes les expositions, et le seul recommandé par les célébrités médicales pour la beauté et le satiné de la peau; le savon Ylang-Ylang aux senteurs de lilas de Perse, la Crème de Beauté de deux teintés pour le jour et la lumière; l'Eau de beauté pour les teints délicats, l'Eau de Cologne impériale et de la Reine des Abeilles, le Vinaigre aux violettes d'Italie, la Rosée des Abeilles, récoltée dès l'aurore dans le calice des fleurs, la Crème Duchêne et nutritive pour les soins de la chevelure, la Pommade fondante aux violettes d'Italie, l'ess-bouquet pour le mouchoir, le foin coupé, les fleurs de lys, les gouttes de violettes d'Italie, les fleurs de France de la Reine des Abeilles, le bouquet Jockey-Club, et la rose mousseuse. Notre prochain numéro du 15 octobre sera plus étendu et plus complet au point de vue des modes nouvelles.

Nous arrivons et nous touchons terre pour ainsi dire. Il faut le temps de voir, d'apprécier, de juger et de critiquer.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

SOUVENIRS DE VOYAGE

Nous quittâmes Poitiers à regret, pour poursuivre en toute hâte notre route sur Paris, heureuse de penser que nous n'avions plus qu'une seule et dernière étape à faire à Tours. Nous désirions ardemment rentrer dans Paris, et ce n'était pas sans un douloureux serrement de cœur. Notre beau Paris!... nous allions le retrouver tout mutilé et tout fumant encore de ses ruines.

Nous ne connaissions Tours que de réputation, comme ayant mérité le surnom de *jardin de la France*. Après Paris, s'il est une ville charmante, élégante et parisienne entre toutes, c'est bien certainement la ville de Tours. Quelle admirable situation!... quels spacieux et splendides boulevards!..., et comme tous ces riants coteaux peuplés de châteaux, qui surmontent les bords de la Loire, sont verdoyants et fleuris!... C'est un vrai parc que cette attrayante jolie ville traversée par la Loire.

Nous visitâmes, à Tours, l'église de Saint-Martin, qui est en voie de reconstruction; la cathédrale de Tours, appelée Saint-Gratien; la maison de Tristan l'Hermite, la maison d'Olivier-le-Daim et le château du Plessis-les-Tours.

La maison de Tristan l'Hermite est très curieuse. Aux coins des fenêtres du second étage on peut lire encore l'inscription suivante : *Assez aurons et peu vivrons*; puis cette autre : *Priez Dieu*

pour moi!... Les figures d'archers sculptées dans l'escalier sont bien du temps, de même que les crochets énormes dont les caves sont garnies et l'espèce de donjon annexé à cette maison, et dépassant en hauteur tous les autres édifices, pour communiquer avec le château de Plessis-les-Tours, habité par Louis XI.

Que reste-t-il de ce château de Plessis-les-Tours, situé dans le village de Riche, à un kilomètre de Tours?... Des ruines à moitié restaurées, pas autre chose. On allait y entreprendre de grands travaux et rendre à ce vieux château toute sa physionomie d'autrefois, quand la guerre et la Commune sont fatalement arrivées pour tout interrompre et tout suspendre.

C'était primitivement une vaste construction en briques sans aucune élégance, ressemblant plutôt à une forteresse qu'à un château royal.

Nous restâmes un jour à Tours, et, le lendemain, nous prîmes le chemin de fer pour Paris.

A mesure que nous avançons, nous trouvons sur notre route les traces destructives du passage des Prussiens : des maisons incendiées, des champs dévastés, des villages entièrement détruits.

C'était comme une fantasmagorie funèbre et infernale qui défilait devant nous. Encore, si ce n'eût été qu'un horrible cauchemar; mais, hélas!... ce n'était que la plus cruelle vérité!...

Notre parcours dans Paris fut bien plus pénible encore. Nous étions au 7 juillet-1871. Paris était désert, consterné et terrifié encore par toutes les horreurs de la Commune. La voiture qui nous ramenait rue de Provence nous fit passer devant les ruines fumantes de l'Hôtel de Ville, du Palais-Royal et des Tuileries. C'était donc vrai!... Cette horde de Vandales et de bandits avait incendié nos monuments nationaux. Dans leur rage aveugle et insensée, ils avaient brûlé l'Hôtel de Ville, le Ministère des finances, et ils en eussent fait autant de la Banque de France, s'ils eussent pu accomplir leur infernal projet. Les larmes coulaient tristement de nos yeux et nous courbions la tête, rougissant pour la première fois de notre vie d'être Parisienne et Française. Eh, quoi! c'étaient des hommes, se disant Français, qui avaient ajouté aux désastres de la guerre les horreurs sanglantes de la guerre civile! Ils avaient complété l'œuvre des Prussiens en brûlant Paris et en essayant de l'anéantir, et ils s'étaient montrés mille fois plus cruels et plus sauvages que nos ennemis mêmes. Encore les Prussiens avaient usé de leurs droits : ils étaient les maîtres et les vainqueurs. Mais des Français... s'en prendre à la patrie-mère, la ruiner, l'incendier, la dévaster

et tenter de l'anéantir, sous le prétexte de la régénérer et de fonder une société nouvelle : c'est à se demander si le démon de la folie n'avait pas envahi le cerveau de tous ces Titans criminels qui voulaient recommencer l'œuvre de Dieu.

Peu de personnes étaient rentrées dans Paris. Les boulevards n'avaient aucune animation, les voitures étaient rares, Paris était à peine éclairé. Le soir, nous allâmes aux Champs-Élysées. Nous ne reconnaissons plus la rue Royale, dont tous les angles étaient brûlés, à l'entrée de la rue Saint-Honoré et du faubourg Saint-Honoré. Nous comptâmes environ vingt voitures de place depuis la place de la Concorde jusqu'à la barrière de l'Étoile. L'anxiété était grande. On se demandait ce que la France allait devenir, comment elle pourrait se relever de ses désastres et qui la sauverait. On comptait beaucoup sur une royauté et on ne demandait qu'à proclamer Henri V. Le mot de *République* jetait l'épouvante dans tous les cœurs honnêtes, car c'était au nom de la République que la Commune avait accompli toutes ces horreurs sanglantes et incendiaires.

Tous ces lugubres événements semblent déjà loin de nous. Deux ans se sont accomplis. Paris s'habitue à ses ruines ; les affaires et le luxe ont repris leur essor. On s'endort sur un volcan dont le cratère peut s'ouvrir et fumer encore.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

POÉSIE

Le Chien de l'Aveugle

FABLE

Mal peigné, la mine piteuse,
Un vieux chien de race douteuse
Percevait sur le pont des Arts,
Dans sa sébille, la recette
D'un pauvre aveugle à clarinette
Trop prodigue de sons criards.

Certain jour où ce caissier modèle,
Déjeunait d'un morceau de pain,
Une levrette allant au faubourg Saint-Germain,
Quartier habité par la belle,
Aborde d'un air protecteur
L'humble comptable du malheur,
Et de la sorte l'interpelle :
« Pourquoi d'un affreux mendiant
T'obstiner à rester l'esclave ?...
Que ne cherches-tu pas, mon brave,
Un patron moins humiliant.

Vous en parlez bien à votre aise,
Répond l'autre.
Je n'ai rien de fort attrayant.
A qui voulez-vous que je plaise ?...

D'ailleurs, je ne pourrais quitter mon maître,
Sans le regretter :
Il a pris soin de mon enfance,
Lié par la reconnaissance,
Je l'oblige à mon tour. S'il est parfois brutal,
Il faut l'excuser.

La souffrance rend le caractère inégal.
A le servir quand je m'applique,
Mes efforts ne sont pas sans dédommagement,
Je suis récompensé par l'estime publique,
De mon fidèle dévouement.
Mainte charitable personne,
Dit en me caressant :
« C'est aussi, pauvre chien,
A cause de toi, que je donne. »
On n'en est pas plus fière. Mais cela fait du bien.

N'est-ce pas le plus raisonnable
De chercher, dans l'adversité,
A rendre son sort tolérable
En lui trouvant un bon côté ?

CHALES BOYER.

COURRIER DES THÉÂTRES

OPÉRA : *Le Prophète*, pour les débuts de M. Sylva. —
OPÉRA-COMIQUE : Rentrée de MM. Sainte-Foy, Melchissédec et de Mme Miolan-Carvalho dans le *Pré aux Clercs*.

LES ENFANTS, drame en trois actes, par M. Georges Richard, début de Mlle Anna Blanc.

UNE HEURE EN GARE, comédie en un acte, par M. J. Guillemot. — LES PETITS-NEVEUX DE MON ONCLE, comédie en un acte, de M. H. Raymond.

M. Sylva, qui a déjà paru successivement sur la scène de l'Opéra dans le « Trouvère » et dans « Robert », a fait mercredi son troisième début dans le « Prophète ». Le jeune ténor a été souvent applaudi dans le courant de la soirée et rappelé à la fin du troisième acte. Sa voix puissante a fait merveille. M. Sylva n'a pas faibli un seul instant. Il a supporté vaillamment le rôle écrasant de Jean de Leyde qui a été écrit sur les notes élevées. La voix du débutant, qui, dans « Robert », paraissait atteindre difficilement ces notes élevées quand elle est sonore et pleine dans le médium, a su vaincre ces difficultés. On sent que M. Sylva a travaillé et a fait des progrès étonnants. Cependant, nous lui conseillerons, dans son intérêt, de modérer un peu les éclats de sa voix, car le Prophète doit être plus concentré, même dans ses moments d'inspiration, que Robert, le chevalier d'aventures aux passions intraitables. Du reste, à part cette légère observation, M. Sylva mérite de sincères éloges ; il a obtenu un brillant succès. Son grand air : « Roi des cieus et des anges » a été enlevé avec beaucoup de brio, et, à la fin de

l'acte, on l'a rappelé. Citons encore la romance : « Pour Bertha moi je soupire, » chantée dans la perfection.

Les deux rôles de femmes ont été également bien remplis. Nous avons déjà eu l'occasion de rendre justice aux éminentes qualités que Mlle Bloch déploie dans le magnifique rôle de Fidès ; elle y est complète. Aussi a-t-elle justement partagé avec Sylva le succès de la soirée. L'arioso, du second acte, a été chanté avec beaucoup d'âme par la grande artiste qui, dans le quatrième et le cinquième actes, a montré un talent de premier ordre.

Une indisposition de Mlle Mauduit aurait mis la direction dans la nécessité de changer le spectacle si Mlle Arnaud n'avait bien voulu se charger de remplacer la Berthe annoncée sur l'affiche. Mlle Arnaud a fait preuve, dans ce nouveau rôle, de très belles qualités. Sa voix claire et vibrante a produit un grand effet. Mlle Arnaud a recueilli de fréquents applaudissements.

Je ne dirai rien de MM. Bataille et Ponsard. Le mieux est de n'en pas parler. Mais je ferai un compliment à M. Gaspard qui prête le secours de sa belle voix au rôle effacé de Mathisen. L'orchestre et les chœurs ont marché avec ensemble, et la mise en scène est fort belle.

Prochainement, reprise de la « Source, » pour les débuts de Mlle Sangali, la nouvelle étoile de la danse engagée par M. Halanzier.

C'est dans le « Pré aux Clercs », le chef-d'œuvre d'Héroid, donné samedi dernier, que Sainte-Foy a fait sa rentrée sur cette belle scène de l'Opéra-Comique, qu'il n'eût jamais dû quitter. Saluons de nos applaudissements le retour de ce charmant prodige que Saint-Pétersbourg nous avait enlevé depuis deux ans. Les habitués de l'Opéra-Comique ont revu avec joie l'inimitable Cantarelli, le premier et le dernier des trials. Mais aussi quel amusant comique que Sainte-Foy ! Il vous fait rire sans effort et sans charger son personnage ; il n'a qu'à paraître et à ouvrir la bouche pour dérider tous les visages. Aussi je n'ai pas besoin de vous dire que l'éminent artiste a obtenu samedi les plus chaleureux applaudissements et les bravos les plus enthousiastes.

Melchissédec qui faisait aussi sa rentrée dans le rôle de l'hôtelier Girot, a eu sa bonne part d'applaudissements et de bravos ; il a dit avec un grand style le duo du premier acte.

M. Coppel chantait pour la première fois le rôle de Mergy, il s'en est parfaitement acquitté. Sa jolie voix, qu'il conduit avec une excellente mé-

thode, était très à l'aise dans les divers morceaux de la partition : on a surtout remarqué la façon charmante dont M. Coppel a dit l'air du premier acte. C'est un nouveau succès à porter à l'actif du jeune ténor.

Maintenant que dire de Mme Carvalho qui faisait sa rentrée dans Isabelle ? On a épuisé toutes les formules laudatives ; il n'y a plus qu'à admirer ce talent hors ligne et cette voix si fraîche et si sympathique. Le rôle de Nicette était de nouveau confié à Mlle Ducasse ; elle y est de tous points ravissante. Son air du troisième acte a été dit avec beaucoup de grâce et de charme.

Avec une telle interprétation, nous sommes persuadé que le « Pré aux Clercs » fournira encore sur cette scène une longue et fructueuse carrière.

M. Georges Richard, qui vient pour son début comme auteur sur notre première scène, d'obtenir un succès d'émotion avec un drame à la fois simple et touchant, est un artiste dramatique que nous avons vu l'année dernière au théâtre de Cluny. Il fait maintenant partie de la troupe de l'Odéon et, il y a seulement quelques jours, il interprétait avec succès le rôle de Vadius, des « Femmes savantes ». Et l'on ne manquera pas de dire, à l'annonce de cette double réussite d'auteur et d'artiste, que M. Richard a de la chance — et du talent assurément, ajouterons-nous, d'abord pour lui rendre justice, et puis aussi pour apprendre à ceux qui s'étonneront de cette heureuse arrivée, que cette chance a été vaillamment conquise par dix années d'études et de travaux. M. Georges Richard, en effet, depuis dix ans, appartient au théâtre. Il a joué sur les principales scènes des départements avant de pouvoir prendre son rang à Paris. Entraîné par une vocation irrésistible, il a lutté longtemps, soutenu par une volonté obstinée. En même temps qu'il apprenait l'art difficile du comédien, dans cette existence nomade qui ne donne pas toujours ce qu'elle promet et qui souvent ne répond pas aux espérances et aux efforts des jeunes artistes, il abordait la scène comme auteur et faisait applaudir deux comédies : « Pommes mûres et Femmes vertes », au théâtre de Marseille, en 1866, et les « Avocats du mariage », à Bordeaux et au Havre. Cette dernière fut reprise cette année au théâtre de Cluny, où M. Georges Richard sut faire apprécier, comme artiste, un talent fin et distingué, et une intelligente expérience de la scène. Ce n'est donc pas un nouveau venu, et il ne recueille aujourd'hui que la récompense de ses études et de ses efforts.

Le drame que la Comédie-Française avait accueilli

et qu'elle s'est empressée de monter, justifie cette faveur et mérite le succès qu'il a obtenu. Il est simple et touchant, avons-nous dit, et l'idée en est aussi morale que sérieuse. Il soulève une question grave, qui touche aux sentiments les plus intimes et les plus délicats de la famille et de la société, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, avec ses préjugés, et ses conventions fictives et légales.

N'est-ce pas une heureuse famille que celle du digne et savant Pellegrin, époux d'une femme charmante et père de deux enfants, Maurice, âgé de 18 ans, et de Lucile, riieuse jeune fille de 16 ans? Quel intérieur plus digne de respect et d'envie? Maurice qui termine ses études et se prépare à entrer à l'École polytechnique, vient d'obtenir au concours général le premier prix de mathématiques spéciales: c'est une joie pure qui doit mettre le comble au bonheur de tous. Et pourtant il y a un nuage sur cette félicité et cet orgueil. Pellegrin n'est pas marié: Marguerite qui porte son nom et qui a toujours rempli ses devoirs d'épouse et de mère, était une jeune fille séduite et abandonnée par un homme qui l'avait rendue mère. Ce fruit de la séduction est Maurice que Pellegrin, touché du repentir de sa femme, a pris près de lui et de sa fille, les confondant dans une affection commune. Maurice ignore sa naissance, il se croit le fils de celui qui l'a élevé, et qu'il aime et respecte comme un père. Mais cette situation, à l'instant où Maurice va quitter le collège pour entrer dans le monde, ne peut durer; à un moment donné, elle doit cruellement troubler l'esprit du jeune homme et peser sur son avenir. Pellegrin n'hésite pas, il complétera son œuvre, il épousera Marguerite, et donnera un nom à cet enfant si digne d'être aimé.

Enfin la pauvre femme va pouvoir jouir de son bonheur sans les craintes et les angoisses incessantes d'une position fautive. Aussi, quelle joie et quelle expansion de tendresse reconnaissante pour l'homme qui la relève à ses propres yeux! Mais son bonheur n'est qu'un éclair; elle revoit chez elle, amené par un ami commun, l'homme qui l'a perdue, le père de Maurice, et cette cruelle apparition de son passé la frappe au cœur.

Elle apprend à Pellegrin la cause de sa douleur; cette révélation ne change rien aux projets de l'honnête homme. Il consent même à l'entretien que lui demande M. de Boislaurier, c'est le nom du premier amant de Marguerite. D'une famille riche, M. de Boislaurier s'est effrayé à l'idée d'engager son avenir avec une fille-mère, et il a abandonné celle que ses projets d'ambition lui défendaient de prendre pour femme, sans

avoir à donner d'autre cause de son abandon. C'est ce qu'il explique à Pellegrin en cherchant, pour excuser sa conduite, les arguments de fortune et de famille que lui fournissent les préjugés sociaux, et dont Pellegrin fait bonne justice en rappelant les droits de l'enfant et les devoirs naturels; mais Boislaurier a vu Maurice, il sait qu'il est son fils, un jeune fils qui ferait son orgueil, et un sentiment nouveau s'éveille en lui. Il ose parler de ses droits de père à l'honnête homme qui a réparé vis-à-vis de cet enfant, voué au malheur à la misère et peut-être au vice par l'abandon de ce père inconnu, dont la prétention disparaît devant la détermination de Pellegrin.

Maurice restera le fils de l'homme qui l'a élevé, et qui l'a rendu digne de prendre sa place dans la société, et, Boislaurier n'a plus qu'à s'incliner devant cet arrêt et s'éloigne, n'ayant vu ce fils, un instant, que pour ne jamais le revoir. D'ailleurs Boislaurier part le soir même pour l'Égypte, où l'attend une position élevée, et sa présence ne troublera plus le calme et le bonheur de cette honnête famille. A côté de ce ménage égayé par la présence de deux enfants, l'auteur a placé une jeune veuve, qui se désole de n'avoir pas d'enfants, et qui finit par adopter un jeune garçon que son mari avait eu avant son mariage et dont il lui avait caché l'existence: une physionomie d'ami dévoué, et de confident sûr, très convenablement rendue par M. Laroche, complète le tableau d'intérieur.

Ce drame qui, ne s'égare pas en discussion, et dont la thèse soutenue par l'auteur est toute en action, est d'une émotion réelle dans sa simplicité, et produit un grand effet.

Il est d'ailleurs parfaitement interprété par MM. Got, Febvre, Mme Marie Royer et Reichemberg. Une jeune artiste, Mlle Anna Blanc, qui au dernier concours du Conservatoire, a obtenu le premier prix de comédie et le deuxième prix de tragédie, a fait dans le rôle de Marguerite un très heureux début. On a justement applaudi chez cet artiste, hier encore une élève, une sensibilité, une émotion sincères, ainsi qu'un organe touchant et sympathique.

Le Gymnase vient de renouveler son affiche en donnant deux petites pièces nouvelles qui font une digne suite au « Maître en service » et à « la Dame d'en face », dont nous avons déjà parlé.

« Une Heure en gare » est un délicieux petit acte plein d'esprit et de vivacité. Deux jeunes mariés brouillés, comme on l'est pendant la lune de miel, par suite d'une peccadille, se rencontrent dans une gare déserte, par une froide soirée de

décembre. Madame a faim, Monsieur a un poulet dans sa valise. Le feu s'éteint, Madame a froid, Monsieur a des allumettes dans sa poche. Une charmante soubrette, Mlle Bédard, facilite le rapprochement inévitable des deux époux, qui finissent par retourner au nid conjugal. Les mots heureux abondent dans cette petite comédie. L'auteur possède un esprit charmant et surtout très naturel, qui prend bien sur le public. Ajoutez à tout cela le mérite des interprètes, Mmes Massin et Bédard et MM. Andrieu et May, et vous aurez une idée du succès de la pièce.

La donnée des « Petits-neveux de mon oncle » est plus scabreuse. Un jeune marié a eu, avant l'hymen, deux enfants, et il n'a pas encore osé avouer à sa femme sa situation embarrassante. Heureusement il y a là un oncle, un bon oncle, ancien galantin. Les enfants sont un moment attribués à ce coureur de ruelles, qui ne s'en étonne pas trop ; mais tout finit par s'expliquer et les petits orphelins sont adoptés par la jeune femme, qui pardonne à son mari le péché d'autrefois. Ravel, c'est l'oncle. On voit d'ici le tableau. Mlle Othon fait le rôle d'une amie du mari, confidente de la situation. Elle mène l'intrigue haut la main et finit par épouser Ravel. Mlle Angelo nous semble un peu froide pour une jeune mariée qui découvre un secret de cette importance. Signalons enfin une gentille petite soubrette blonde et fûtée, Mlle Juliette. Avec ce nouveau spectacle, le Gymnase pourra attendre la rentrée du monde parisien.

LITTÉRATURE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite)

La nuit était tout à fait tombée ; Lise avait dégagé son bras de celui du comte Pierre. L'obscurité dérobait le changement rapide, effrayant, que cette conversation hors de ses forces jetait dans les traits de la jeune fille.

— On n'aime pas de la manière que l'on veut, dit-elle. Je viens de vous le dire. Depuis que mes yeux sont ouverts, je suis à vous, mais vous ne pouvez être à moi. Mon lot est un lot de souffrance : mais je ne me plains pas, car je l'aurais préféré à n'importe quel bonheur. J'ai cru que je devrais me contenter seulement de vous voir, et j'ai eu la satisfaction de demeurer sous votre toit et d'élever votre fils. Je n'ai rien à souhaiter au delà.

J'ai un caractère patient, et ce qui me contente

un jour peut me contenter pendant des années ; mais je ne suis pas brave, et s'il me fallait porter le poids d'en bonheur trop lourd, trop envié, ou trop disputé, je serais brisée tout de suite. Et puis aussi... je ne sais comment vous dire cela... le cœur s'accoutume à aimer dans la tristesse comme les yeux à regarder dans le demi-jour ; un rayon trop vif blesserait alors la paupière, une joie hors des habitudes deviendrait un tourment !... Je ne saurais admettre l'idée de dîner à votre table ou de vous donner le bras dans la rue. Figurez-vous de quel œil moqueur vos domestiques me regarderaient et quel m'épris me jetterait votre famille ! Je ne saurais vous donner un autre nom que Monsieur, et cependant, continuait-elle d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine, s'il me fallait mourir pour vous, je n'hésiterais pas !

L'accent profond, étrange, de Lise, frappa le comte Pierre : il se trouvait en présence d'un sentiment dont il comprenait le prix et qui devenait impossible à récompenser.

— Il n'y a que l'amour, dit-il, en saisissant la main de Lise.

Elle se retira vivement et un frisson parcourut tout son corps.

— C'est du dégoût que je vous inspire, Lise ?

— Oh ? Monsieur !

Elle pleurait.

— Quoi donc alors ? Dites, ma pauvre fille, que décidez-vous, qu'éprouvez-vous ?

— J'ai peur ! Vous quitter est impossible...

— Oh ! merci, merci pour cette parole ; nous avons le monde entier excepté Malines ; Malines ! un grain de poussière sur le globe ! pas même autant ; un atome imperceptible ! Nous avons l'Amérique ! Et quant à Armand, nous sommes à lui, sans doute, mais lui aussi est à nous !

— Rester est impossible, également !

En ce cas c'est donc à moi de choisir pour vous et de vous prouver que je suis votre maître. Ma résolution est irrévocable ; je vous épouse.

— Prenez donc garde — cria le docteur, qui à quelques pas derrière eux côtoyait la Dyle — en cet endroit à fleur de terre, l'obscurité se fait de plus en plus et vous êtes à deux pas de la rivière !

XII

Plus une parole ne fut échangée. Le comte Pierre marchait grave et triste à côté de cette femme qu'il voyait plus séparée de lui par l'humilité du dévouement qu'une reine ne l'aurait été par les exigences de l'orgueil.

Lise, en marchant, essuyait ses larmes et comprimait ses sanglots. On arriva ainsi à Plœgenho-

ve. Voyant le comte sombre et Lise émue, le docteur essaya de ramener quelque gaieté.

— Ce temps d'octobre. le vent dans les peupliers, le départ d'Armand, et nous voilà impressionnables comme des cordes de violon. Je propose de faire allumer grand feu et grande lumière pour souper.

— C'est fort bien imaginé, dit le comte.

Et il ordonna au domestique de mettre trois couverts.

— Trois?... répéta celui-ci.

Le maître fit un geste impérieux; mais pendant que l'on dressait la table, Lise s'éclipsa tout doucement,

Le comte la chercha en fronçant le sourcil.

— Priez Mlle Lise de venir souper, commanda-t-il.

Au bout de quelques minutes, le domestique vint dire que Mlle Lise avait fermé sa porte et était couchée.

— Se trouverait-il, par hasard, des femmes que le bonheur effraie? demanda le comte à son vieil ami.

— Il y a des fruits qu'il faut cueillir avant qu'ils ne soient tout à fait mûrs, répondit Serjacobs.

Certaines situations échappent à l'analyse. La jeune fille elle-même eût été incapable d'exprimer ce qu'elle éprouvait, mais ce n'était à coup sûr rien qui ressemblât au contentement. Le ton d'autorité qu'avait pris envers elle et pour la première fois de sa vie le comte Pierre avait fait sur l'organisation de Lise l'effet d'un tremblement de terre; fascinée d'une part, épouvantée de l'autre, si elle avait osé parler ou crier, c'eût été pour dire: J'ai peur! — Les femmes, sous l'empire d'un sentiment profond, ne sont jamais exemptes de peur devant l'homme qu'elles aiment. Mais en ce moment, tout effrayait Lise: le passant qui l'avait regardée sur la route, le maître qui voulait lui donner sa main, son cœur qui la poussait à rester, sa conscience qui lui disait de partir.

Quand elle fut enfermée dans sa chambre, sa main tremblante et peu exercée à l'écriture traça quelques lignes, et des larmes sillonnèrent ses joues. Aucune espèce d'excitation ne la soutenait, c'était l'affaîsment de l'espérance et cette agonie morale d'un être humain qui doit s'enterrer viv.

Lise dort quelques heures.

De tout ce que l'on souffre, rien n'est comparable à la terrible sensation du réveil au lendemain d'une grande douleur. La vie est là qui nous attend et nous reprend comme les dents meurtrières d'une fourche sur lesquelles on retombe!

Il fallait partir! cela seul était vrai; Lise n'avait décidé que cette chose; mais c'était à se résoudre à vider le calice. Où irait-elle?... Hier soir, tout son plan n'était-il pas tracé et si simple, si facile?...

Ah! oui, son père avait un frère, un paysan, un petit fermier qui habitait les environs de Turnhout; il n'y avait pas deux ans qu'il était venu la voir; c'était un brave homme qui demeurait seul avec sa femme; ses deux filles étaient mariées et établies dans de petites métairies. Lise se souvenait à peu près de l'adresse exacte de l'oncle Christiaens; elle serait chez lui dans la matinée.

Son petit paquet fut bientôt fait; elle mit une robe noire avec une pélerine, puis un mouchoir de laine blanche sur sa tête. Ainsi vêtue, son paquet à la main, elle demeura quelques instants au milieu de la chambre. Que tout cela était triste! Quoi! elle quitter cette maison!

Elle laissait sur la table une lettre adressée au comte, lettre bien simple, et qui disait:

« Monsieur, je vous en prie, accordez-moi six mois pour que je me repose et que vous réfléchissiez un peu. Je me sens si lasse que je n'ai presque plus la force de vivre; il est possible que cela se passera. Si vous ou Armand aviez encore besoin de moi, je n'aurais pas senti cette fatigue, mais je sais que je ne suis plus nécessaire ici à votre bonheur à tous deux: *au contraire*. Je crois bien agir en m'en allant. Je ne vous ai jamais rien demandé, mais aujourd'hui je vous prie de m'accorder une grâce: ne cherchez pas à savoir où je suis. Vous direz à Armand que je suis allée dans ma famille pour quelque temps. Je vous donne *ma parole* de vous écrire un peu plus tard, et alors je vous ferai savoir où je suis. Ne vous rendez pas malheureux ni Armand non plus, à cause de moi; c'est la seule pensée que j'ai dans le cœur. »

A l'heure matinale où Lise franchit le seuil de Plœgenhove, le comte Pierre était déjà sorti pour faire sa course habituelle à Malines.

Elle partit sans bruit, sans parler à personne, et s'arrangea de manière à éviter la rencontre des domestiques; car, à tort ou à raison, elle croyait être l'objet de l'ironie de chacun.

La station était proche; elle prit un billet pour Turnhout.

— Turnhout! cria le garde-convoi, au bout de deux heures de route. Les voyageurs qui étaient à destination mirent pied à terre. Lise s'adressa à un paysan pour savoir où demeurait le fermier Christiaens.

— Il faut marcher pendant une demi-heure à travers les terres, à gauche en arrière de la ville, jusqu'à ce que vous vous trouviez en pleines bru-

veres, lui dit cet homme. Alors, en tournant à gauche, vous verrez tout à coup des champs cultivés, entourés de haies, des arbres, un château et une petite ferme.

C'est le domaine d'un conseiller en retraite, M. Van Teel; il a fait defricher à grands frais cette propriété et il y a mis une maison pour le père Christiaens.

Se trouver par une matinée d'octobre, grise et froide, au milieu des mornes ruyères de la Campine, dans une solitude si complète que le vol d'un oiseau n'en trouble pas le silence; avoir en soi l'isolement moral, le chagrin sur le visage, l'abattement dans tout l'être, les habits en deuil; un ciel de plombs s'étendant de tous côtés sur une plaine à perte de vue, dont les contours se fondent avec les brumes du lointain; un vent âpre venant de la Hollande, passant de temps en temps sur la feuillée jaune et raccornie qui couvre ce sol stérile; — c'est un rêve de mélancolie, et comme un tableau de Br ton.

Eh bien! Lise se sentit là plus à l'aise que la veille au soir dans sa chambre et surtout que le matin quand elle avait ouvert les yeux. Certaines organisations s'exaspèrent par ce qui pourrait servir de soulagement à d'autres; alors elles cherchent l'harmonie dans la douleur, et cela les apaise.

Lise s'assit au bord du chemin. Le vent soufflait dans sa pèlerine; elle noua son châle sous son menton.

Ses regards erraient avec quelque douceur sur ce paysage désolé; son âme se plongeait dans cette tristesse. Devant les grands horizons, la pensée fait halte.

— Je me sens mieux, se dit-elle, beaucoup mieux que ce matin. On dirait presque que je suis déjà morte.

Elle resta encore là quelque temps, puis elle se remit en route.

La maison de l'oncle Christiaens était à l'autre bout de la plaine. On en voyait les murs blancs à travers les arbres d'un verger.

Lise poussa la porte et entra. L'oncle Christiaens fumait sa pipe à côté du poêle; la tante pelait des pommes de terre.

La voyageuse dit le bonjour; on la reconnut et on la reçut à bras ouverts, comme savent recevoir les paysans flamands.

Lise raconta avec franchise et simplicité que le décès de Mlle de Meerbeke et le départ d'Armand pour le collège la forçaient à chercher une autre place, attendu qu'elle était trop jeune pour demeurer au service d'un homme seul.

L'oncle opina du bonnet.

Mais la tante murmura : N'avez-vous pas une pension ?

— Je n'ai pas encore l'âge où cela soit nécessaire. Si je parviens à la vieillesse, monsieur le comte aura certainement soin de moi.

— C'est tout ce qu'il faut, dit le vieux.

— Vous avez sans doute mis de l'argent de côté, continua la vieille, depuis douze ou quatorze ans que vous êtes dans cette famille ?

— J'ai deux mille francs à la caisse d'épargnes.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE COLORIÉE D'ENFANTS n. 21.

1 — Costume en drap léger vert du marais pour un petit garçon de 5 à 9 ans, composé: d'une jupe courte plissée, dont le tablier est soutaché en noir et le bas bordé en noir, puis d'un paletot large avec col rabattu et petites poches à revers, le tout bordé d'un galon noir ainsi que les manches, qui se boutonnent sur le poignet avec trois boutons noirs.

2 — Costume matelot mexicain en drap bleu, pour un petit garçon de 3 à 6 ans, il y a d'abord une chemise formant col marin et manchettes lisérées de bleu, puis une blouse russe en drap bleu, qu'on met dans le pantalon.

3 — Petite fille de 11 à 13 ans. Première jupe arrivant à mi-jambe, en étoffe de fantaisie violette, entourée de trois rangs de velours violets, couleur assortie. Tunique princesse en cachemire noir, largement dentelée au bord, bordée à cheval d'un velours violet étroit, puis ondulé, garnie au-dessus d'un autre pareil.

4 — Fillette de 14 à 15 ans. Costume en cachemire bleu, robe demi-longue, garnie dans le bas d'un premier volant froncé, entouré lui-même d'un petit plissé en pareil, surmonté d'une large tresse blanche, puis de deux plus étroites au-dessus; il y a ensuite deux autres volants avec plissés et tresse blanche; ces deux volants réunis présentent la même hauteur que le premier.

5 — Petite fille de 11 à 13 ans. Costume en taffetas havane; la première jupe est garnie dans le bas d'une dentelle assortie qui encadre le tablier en remontant. La tunique princesse est ouverte en chape devant par des revers en velours havane entourés de dentelles, et un col marin en velours aussi, garni de même.

6 — Petit garçon de 6 à 9 ans. Costume en drap gris; pantalon bouffant s'arrêtant aux genoux, où il se boutonne; deux rangées de boutons gris sur les côtés des jambes.

7 — Jeune garçon de 12 à 13 ans. Son costume, genre Figaro, est en drap marron, pantalon collant entrant dans les bottes, avec une passementerie marron courant sur la couture.

8 — Baby de 2 ans. Robe plissée en cachemire écossais rouge, à corsage décolleté et manches courtes, garni de petits velours noirs.

Pour les articles non signés :

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.